

Rafael Jacob

Révolution Trump



Robert
Laffont

Table des matières

Préface.....	13
Prologue.....	17

PARTIE I

Le candidat Trump : la transformation de la campagne électorale

Chapitre 1	
Le style Trump.....	21
Chapitre 2	
La prise de contrôle du Parti républicain	45

PARTIE II

Le président Trump : la transformation de la présidence américaine

Chapitre 3	
La transition	73
Chapitre 4	
Politique intérieure	81
Chapitre 5	
Questions commerciales.....	111
Chapitre 6	
Relations internationales	127
Chapitre 7	
La Russie... et l'Ukraine	147

Chapitre 8	
L'Ennemi du peuple	171
Chapitre 9	
La vie à la Maison-Blanche	195

PARTIE III

L'héritage Trump : la durabilité et l'étendue des transformations en cours

Chapitre 10	
L'impact de Trump sur les États-Unis	215
Chapitre 11	
L'impact de Trump sur le reste du monde	243
Chapitre 12	
Un ou deux mandats ?	257
Liste des acteurs principaux	271
Glossaire des entités et institutions principales....	275
Notes	279
Remerciements	299

À Zoë
qui, du haut de ses cinq ans,
m'a enseigné davantage
que je ne pourrai jamais espérer lui enseigner.

Le lecteur connaissant moins bien la politique américaine trouvera à la page 271 une liste des principaux acteurs et à la page 275 un glossaire des entités et institutions principales dont il est question dans ce livre.

Prologue

En février 1996 paraît le film *Happy Gilmore*. Mettant en vedette Adam Sandler, la comédie raconte l'histoire d'un ex-hockeyeur belliqueux et vulgaire qui, effectuant un changement de carrière impromptu, tente sa chance comme golfeur. Seul, partant de loin et peinant à être pris au sérieux par les gens qui l'entourent, Happy Gilmore incorpore son style singulier à sa nouvelle profession: il pousse la balle sur le vert avec un bâton de hockey et lui crie après quand elle «refuse» d'entrer dans le trou. Il invective les autres joueurs et lance à bout de bras le drapeau indiquant l'emplacement de la balle. Lorsqu'il est contrarié par un coup raté, il profère une litanie de jurons devant les caméras et s'en prend même physiquement à son partenaire.

Il réussit tout de même à faire son bout de chemin et se hisse, lentement mais sûrement, au sommet du golf professionnel. Ce faisant, il attire des foules records constituées de spectateurs qui, jusque-là, n'avaient jamais particulièrement apprécié la finesse du golf. L'un de ses partisans arbore une distributrice à bière sur la tête; un autre a un clou enfoncé dans le crâne; une autre encore demande à Happy de lui signer un autographe... sur la poitrine. Ils sont tous autour de

lui pour une seule raison : passionnément soutenir leur champion faisant fi des conventions.

Craignant la montée aussi inattendue qu'improbable d'Happy Gilmore, son principal rival, un professionnel qui essaie de remporter le championnat depuis le début de sa longue carrière, implore le commissaire de l'expulser du circuit. « Ce type est en train de *détruire* le golf ! » s'indigne-t-il. Le commissaire le fixe un instant, puis répond : « Peut-être, mais nos cotes d'écoute sont en hausse, et il amène de nouveaux amateurs aux matchs. »

Contre toute attente et n'en faisant qu'à sa tête, Happy Gilmore gagne le championnat, provoquant joie et jubilation chez ses supporteurs, incrédulité et consternation chez ses détracteurs, et choc pour tous. Un monde ayant toujours respecté un code de conduite précis et pointilleux ne sera jamais plus le même.

Ce livre est l'histoire de ce qui se produit lorsque Happy Gilmore brigue la présidence des États-Unis d'Amérique.

Et la remporte.

PARTIE I

Le candidat Trump : la transformation de la campagne électorale

Chapitre 1

Le style Trump

Lorsque le Mexique nous envoie ses gens, il ne nous envoie pas les meilleurs. [...] Il nous envoie des gens qui ont plein de problèmes, et ils nous apportent ces problèmes. Ils apportent la drogue, ils apportent le crime, ce sont des violeurs et certains, je présume, sont de bonnes personnes.

DONALD TRUMP, juin 2015¹

Prononcés au tout début de son discours de lancement de campagne, le 16 juin 2015, ces mots de Donald Trump font rapidement le tour du monde et illustrent toujours à merveille, cinq ans après, la nature unique de sa candidature.

Après avoir descendu l'escalier roulant doré de la Trump Tower en saluant des dizaines de supporters – qui, dans certains cas, sont en fait des acteurs payés pour faire mousser sa candidature² –, l'homme d'affaires multimilliardaire livre un discours de trois quarts d'heure aux antipodes de ce qui se fait normalement

en politique. Sans télésouffleur, passant du coq à l'âne, y allant de déclarations incendiaires et de promesses presque drôles, tellement elles sont absurdes, Trump annonce formellement qu'il brigue la présidence des États-Unis... et se fait interrompre par un extrait de la chanson *Rockin' in the Free World* de Neil Young (Trump joue au maître de cérémonie, gesticulant pour lancer et stopper la musique).

La scène ne peut être décrite que par un qualificatif, qui sera par la suite repris sur une base quotidienne par ceux suivant l'improbable parcours du magnat de l'immobilier new-yorkais : surréelle.

La réaction médiatique est immédiate : massive, hystérique et farouchement négative. Trump devient instantanément à la fois le sujet de l'heure de toutes les chaînes d'information et leur principale cible de moqueries. Sa candidature est dépeinte comme si peu sérieuse que le *Huffington Post* prend la décision d'en limiter la couverture à sa section « Divertissement³ ».

Trump n'a pas, à proprement dit, d'équipe de campagne : il est assisté de ses enfants, principalement sa fille Ivanka et ses fils Donald et Eric, d'une employée de la Trump Organization, Hope Hicks, qui n'a pas la moindre expérience politique, mais qu'il nomme attachée de presse, et d'un anonyme conseiller politique au parcours anodin, Corey Lewandowski, à qui il confie le rôle de directeur de campagne. Il n'y a pas de bureaux pour les bénévoles dans différents États ni de réseau de donateurs, Trump promettant de financer sa propre campagne pour ne pas être « acheté » par des lobbyistes et des groupes d'intérêts spéciaux. Il s'agit, en fait, d'une opération familiale.

Or, un mois plus tard, lorsque Trump se rend en Arizona pour une visite à la frontière mexicaine, les

rires s'estompent : des milliers de personnes attendent ardemment sa venue – certaines pour l'acclamer, d'autres pour la décrier. En l'espace de quelques semaines, le néophyte politique, qui vient de lancer sa toute première campagne électorale à l'âge de 69 ans, a ravi la première place dans les intentions de vote à l'échelle nationale en vue des primaires présidentielles républicaines – une avance qu'il ne perdra qu'une fois, brièvement, en novembre 2015 aux mains d'un autre candidat novice antiestablishment, le neurochirurgien Ben Carson⁴. Trump infuse à la course pour la Maison-Blanche une énergie survoltée. Ses *rallies* partisans, des rassemblements durant lesquels il harangue ses partisans, sont déjà devenus des happenings.

Les *rallies* Trump

Aucun résumé, aucun reportage de quelques secondes ou minutes ne peut montrer la particularité des *rallies* de Donald Trump, qui combinent une formule commune à la base et un mélange d'improvisation et d'imprévisibilité. Le *rally* typique dure plus d'une heure au cours de laquelle le candidat, sans l'aide de notes et avec des déclarations-chocs, converse avec la foule presque autant qu'il lui livre un discours formel. Il peut aussi interrompre certaines de ses allocutions pour inviter une personne de l'assistance à monter sur scène pour s'adresser brièvement à la foule.

Trump peut, en l'espace de quelques instants, décrier la dette fédérale et vanter à profusion sa carrière dans le monde des affaires et sa position dans les sondages – souvent de façon entremêlée, passant à un sujet avant de revenir au précédent. En ce sens, le discours s'apparente à ce que les psychologues appellent un « flux de conscience » (*stream of consciousness*), soit

un zigzag de mots et d'idées sans ligne directrice. Il aborde des sujets sérieux en balançant des déclarations outrageuses. Par exemple, il déplore le fait que l'État islamique se soit « bâti un hôtel en Irak », puis ajoute que l'EI lui « fait concurrence », en référence à son empire immobilier⁵. Et il saupoudre le tout d'obscénités, ne se gênant pas pour utiliser des mots carrément censurés par les réseaux télévisés.

Trump confine les membres des médias au fond de la salle – typiquement un aréna ou un amphithéâtre assez spacieux pour accueillir les milliers de personnes qui attendent des heures, souvent dès l'aube, pour l'entendre – et, au moins une fois durant l'événement, il les interpelle. Il les traite d'êtres « dégoûtants » et « malhonnêtes » ; la foule s'enflamme et se retourne pour, à son tour, invectiver les journalistes, leur faisant des doigts d'honneur et leur hurlant des insultes⁶.

Plusieurs sujets reviennent jour après jour dans les discours de Trump, mais jamais de façon structurée : la croissance économique et la création d'emplois ; l'impact néfaste des accords commerciaux « désastreux » signés par les États-Unis ; le surengagement américain dans le monde, au détriment de la politique intérieure (« L'Amérique d'abord ! ») ; et, bien sûr, l'immigration illégale. Certaines formulations sont utilisées à répétition, à commencer par son slogan vite devenu célèbre, « Rendre sa grandeur à l'Amérique » (*Make America Great Again*).

Rien ne semble amuser Trump davantage, lorsqu'il se trouve devant ses partisans, que de se moquer de ses adversaires politiques. Dans une allocution en Caroline du Sud, il s'en prend à l'un de ses rivaux pour l'investiture présidentielle républicaine, le sénateur sortant Lindsey Graham, dont il dévoile le numéro de

téléphone cellulaire personnel en direct à la télévision ! «Votre politicien local», lance Trump avant d'ajouter : «Il ne va régler aucun problème, mais au moins il va vous parler.» Le sénateur, submergé d'appels dans les secondes qui suivent, se voit contraint de changer d'appareil et de numéro⁷. Durant la même allocution, Trump ridiculise un autre rival, le gouverneur du Texas Rick Perry, qu'il accuse d'«essayer d'avoir l'air intelligent» en portant des lunettes, effort vain, selon lui, puisque «les gens peuvent voir à travers les lunettes⁸». La foule s'esclaffe. Et personne ne sait trop quoi répondre.

Cela met en relief une autre singularité de la candidature Trump : l'art de l'attaque personnelle. Bien sûr, les attaques, même dures, sont toujours présentes dans les campagnes électorales américaines. Dans le cas classique de l'élection de 1800, John Adams et Thomas Jefferson s'accusaient, respectivement, d'être un tyran et de se comporter comme un «hermaphrodite⁹». Au lendemain de sa défaite, le clan Adams voit dans la victoire de Jefferson le «succès de la politique de conspiration pratiquée par des êtres peu distingués¹⁰». Dans l'ère moderne, lorsque des coups sont lancés, surtout entre des candidats du même parti, ils ont tendance à être un peu plus subtils. En 2008, par exemple, les conseillers de Barack Obama avaient joué implicitement sur le manque d'honnêteté dont ils taxaient sa rivale pour l'investiture présidentielle démocrate, Hillary Clinton, en proposant le slogan «Du changement auquel nous pouvons croire¹¹».

Or, avec Donald Trump, toute trace de subtilité s'est rapidement envolée. En tant qu'homme d'affaires doué pour le *branding*, il se fait un malin plaisir de «définir» chacun de ses adversaires républicains. Il commence

avec le présumé favori de la course, l'ex-gouverneur de la Floride Jeb Bush, fils du quarante et unième président et frère cadet du quarante-troisième. En effet, trouvant que Bush manque de charisme, Trump le qualifie *ad nauseum* de personne « peu énergique » (« *low energy Jeb* »). L'attaque est à la fois inusitée et déconcertante : on critique généralement les politiciens pour leurs positions sur des questions de politiques publiques, les dossiers qu'ils ont mal gérés ou encore leur manque d'éthique. Les attaques de Trump déstabilisent l'équipe de Bush, qui, pendant des semaines, hésite à répliquer, puis finissent par perturber Bush à un point tel qu'il ressent le besoin d'inviter les membres des médias à le suivre alors qu'il fait son jogging matinal, afin de leur montrer toute l'énergie qu'il a...

Trump ne se contente pas d'attaquer Bush ; il s'acharne sur lui. Même lorsque Bush commence à chuter dans les sondages à la suite des accusations du milliardaire et ne constitue plus son principal adversaire, Trump continue de mettre de l'huile sur le feu. En fait, plus le temps passe, plus les flèches de Trump à l'égard de Bush sont envenimées. Pendant le congé de Noël, Trump partage sur Twitter une photo truquée de Bush avec un doigt dans le nez, accompagné d'un message disant : « La rumeur circule que la mère de Jeb va voter pour Donald Trump¹². »

Quelques semaines plus tard, en plein débat présidentiel républicain, Trump se retourne vers Bush, qui vient de l'interrompre, et lui ordonne : « Silence ! » avant de poser son index sur sa bouche, comme on le ferait avec un gamin à la garderie. On entend dans la foule des rires et des huées ; Bush, lui, obéit¹³. La dynamique n'est pas sans rappeler celle d'un petit tyran et de son souffre-douleur dans une cour d'école. Pour



Trump, il s'agit d'une façon à peine voilée d'émasculer Bush. Et l'effet est si saisissant que lorsque l'émission humoristique *Saturday Night Live* parodie les débats républicains, le personnage de Trump dit à celui de Bush: «Jeb, tu es un homme très gentil, mais tu es essentiellement une petite fille. En fait, j'ai obtenu une copie du certificat de naissance de Jeb, et il y est inscrit: Jebra¹⁴.»

Se moquant, lors d'un passage en Floride, du fait que l'ex-gouverneur ait impliqué ses parents – les anciens président et première dame – dans sa campagne, Trump lance: «Jeb rencontre aujourd'hui maman et papa. Ils travaillent sur leur campagne. Ils travaillent!» Il envoie par la suite un tweet à Bush, lui disant: «Maman ne peut pas t'aider contre l'État islamique, la Chine ou Poutine.» Plus tard, en entrevue, Trump va jusqu'à dire de Bush: «Il est un embarras pour sa famille¹⁵.» En plein débat présidentiel

républicain, il nargue Jeb en suggérant que sa mère – une femme de 90 ans – serait une meilleure candidate que lui.

Puis, la veille de la primaire du New Hampshire, capitale pour Jeb Bush qui se démène comme un diable dans l'eau bénite pour rester dans la course, une journaliste lui demande: « Donald Trump a fait de nouveaux commentaires désobligeants à l'endroit de votre mère. Qu'en pensez-vous? » Bush peine à répondre, mais son visage dit son dégoût, sa frustration et son désarroi. Le lendemain, il se fait pulvériser lors de la primaire du New Hampshire et, après celle de la Caroline du Sud moins de deux semaines plus tard, il met formellement fin à sa campagne.

En l'espace de quelques mois, Bush, au départ vu comme un titan, est devenu une risée nationale. Un ex-animateur de télé-réalité néophyte en politique vient, seul, d'attaquer de front la plus importante dynastie du Parti républicain et de la battre à plates coutures. C'est majeur. Et le signal est on ne peut plus clair: une page d'histoire a été irrévocablement tournée.

Une fois Bush sorti de la course, Trump se tourne vers ses nouveaux rivaux les plus importants. Il surnomme le sénateur de la Floride Marco Rubio « Petit Marco » (« Little Marco ») et le sénateur du Texas Ted Cruz « Ted le menteur » (« Lyin' Ted »). Faisant référence à une conférence de presse tenue dans un restaurant par un autre candidat, le gouverneur de l'Ohio John Kasich, Trump dit « ne jamais avoir vu un être humain manger de façon aussi dégoûtante », accusant Kasich de « se fourrer des gaufres dans la bouche¹⁶ ».

Trump, en bon professionnel du *branding*, donne des surnoms à de nombreuses autres personnalités de la sphère politique, à commencer par les deux

Surnoms les plus remarquables donnés par Donald Trump à ses rivaux	
Crooked Hillary (Hillary Clinton)	Trump fait référence aux démêlés d'Hillary Clinton avec la justice et à la perception déjà présente dans l'électorat américain voulant qu'elle soit corrompue et malhonnête.
Crazy Bernie (Bernie Sanders)	Trump veut ainsi présenter le sénateur Bernie Sanders, le seul soi-disant « socialiste » du Congrès durant la campagne présidentielle de 2016, comme affichant des idées radicales.
Creepy Joe / Sleepy Joe (Joe Biden)	« Creepy » fait allusion au comportement particulièrement tactile de Joe Biden avec les gens qui l'entourent (plusieurs femmes dénoncent publiquement l'inconfort qu'il leur a causé). « Sleepy » est une référence à peine voilée à l'âge de Biden (76 ans) lorsqu'il se lance dans la course présidentielle de 2020.
Pocahontas (Elizabeth Warren)	Accusée durant sa première campagne sénatoriale en 2012 de s'être inventé des origines amérindiennes de façon à faire avancer sa carrière universitaire, la sénatrice Elizabeth Warren, une Caucasienne blonde aux yeux bleus, se voit ridiculisée par Trump qui la surnomme Pocahontas lorsqu'elle fait campagne avec Hillary Clinton en 2016, puis lorsqu'elle lance sa propre campagne présidentielle en vue de l'élection de 2020.
Lyin' Ted (Ted Cruz)	Trump accuse son principal rival pour l'investiture présidentielle de raconter des mensonges à propos de son orientation politique. Il s'agit sans doute de l'une de ses attaques les plus injustes à l'égard d'un rival, car, pour se faire traiter de la sorte, Cruz ne fait rien d'autre que de mettre en relief le fait que Trump a défendu des positions de gauche dans le passé – ce qui est un fait avéré. Ayant changé d'orientation, Trump affirme que Cruz ment à son sujet.

Surnoms les plus remarquables donnés par Donald Trump à ses rivaux	
Little Marco (Marco Rubio)	Trump veut ainsi rabaisser le sénateur Marco Rubio, qui mesure environ six pouces de moins que lui. Vraisemblablement pour avoir l'air plus grand, Rubio avait pris l'habitude de porter des bottines avec de petits talons. Trump se moque également de sa tendance à transpirer, et lui envoie une caisse de bouteilles d'eau de marque Trump pendant la campagne.
Low-Energy Jeb (Jeb Bush)	Jeb Bush se voit carrément émasculé par Trump. Celui-ci remet peu subtilement en question la virilité de l'ex-gouverneur de la Floride.
McMuffin (Evan McMullin)	Trump fait un jeu de mots avec le nom de famille d'Evan McMullin, candidat indépendant lors de l'élection générale et poulain des conservateurs anti-Trump.

candidats principaux du côté démocrate. Ainsi, en plus de « Low-Energy Jeb », de « Little Marco » et de « Lyin' Ted », Trump rebaptise le sénateur du Vermont Bernie Sanders « Crazy Bernie » (« Bernie le Cinglé ») et, martelant ce qui la rend le plus vulnérable auprès de l'électorat – son manque d'honnêteté présumé – Hillary Clinton « Crooked Hillary » (« Hillary la Crapule »).

Ces sorties publiques donnent un nouveau sens au terme « politique spectacle », et la nature imprévisible du personnage rend ses *rallies* irrésistibles pour les conglomérats médiatiques américains, dont la survie même dépend de leurs cotes d'écoute, et pour lesquels le « suspense » qu'entretient quotidiennement Donald Trump s'avère très vite payant. Alors que les camps des candidats adverses peinent à susciter l'intérêt des journalistes, les chaînes câblées d'information en continu

décident de diffuser en direct les images du podium vide où va plus tard parler Trump, plutôt que de couvrir les autres candidats en train de faire activement campagne. Durant une conférence sur l'élection de 2016, un mois après la fin de cette dernière, le président du réseau CNN, Jeff Zucker, affirme que la couverture de Trump pendant les primaires a été juste. Les stratèges des autres candidats républicains présents dans la salle explosent de colère et protestent bruyamment. « *Bullshit!* » lance le stratège en chef de Ted Cruz, qui insiste sur le fait que la chaîne ait explicitement refusé au candidat Cruz ce qu'elle avait permis au candidat Trump à répétition : donner des entrevues par téléphone¹⁷.

Les émissions d'affaires publiques les plus populaires accordent en effet à Trump, particulièrement pendant les primaires, le privilège de faire des entrevues par téléphone. Cela est vrai pour toutes les chaînes, généralistes comme câblées : c'est non seulement FOX News, prisée des républicains, qui lui accorde ce traitement de faveur durant les primaires, mais aussi ABC, CBS, NBC, CNN et MSNBC. Ainsi, alors que l'on insiste normalement pour que toute personnalité voulant participer à une émission de la sorte vienne en studio, on propose régulièrement à Trump des interventions téléphoniques, dont une de près d'une demi-heure à l'émission *Morning Joe* au réseau MSNBC, en 2015. La perspective même de ce que Trump *pourrait* dire à tout moment, dans tout contexte, s'avère trop alléchante pour les médias américains. Un simple entretien au téléphone avec le candidat devient un événement.

Au premier débat républicain diffusé sur la chaîne FOX – le plus regardé de l'histoire des primaires américaines¹⁸! –, la journaliste Megyn Kelly interroge Trump sur ses propos misogynes passés, alors qu'il a